

Et, j'en suis sûre, connaissant votre situation, M. Barclay, qui est le meilleur des hommes, consentirait bien à vous donner un billet de mille francs. Oui, je dis bien, mille francs. Et dame... ça vous mettrait bien à même de faire soigner votre pauvre mari pendant six bons mois. Et ça serait bien le diable si pendant ce temps-là, avec de bons soirs, il ne le remettait pas sur pied !

Oh ! le démon tentateur, comme il lui versait bien goutte à goutte la potion démoralisante.

—Moi ! je sais bien qu'à votre place je n'hésiterais pas une minute. Pensez donc ! Cette enfant-là elle se porte bien en ce moment ! mais qui peut vous répondre de l'avenir ? Qu'elle tombe malade ! vous n'avez même pas un brin de bois pour lui faire chauffer un peu de lait. Car enfin, hier au soir je ne dis pas, je me suis trouvée sur votre route. Mais enfin, si vous ne m'aviez pas rencontrée ! Oui, je sais ce que vous allez me répéter. Vous auriez tendu la main.

—Ben oui !

—Et si on ne vous avait rien donné ? Dame, après tout, ça se voit ! Vous auriez donc laissé votre enfant mourir de faim !!!

—C'est dur, ce que vous dites-là ?

—Parce que c'est vrai ! Parce que c'est exact !

—Oui ! Mais ne plus la voir ! Jamais ! Jamais !

—Oui ! mais la savoir heureuse !

—Ah oui ! Mais si je pouvais tant seulement connaître l'endroit où elle irait ! La voir de loin, savoir que c'est elle !

—Ah ! vous en demandez trop ! Vous ne pensez qu'à vous !

—C'est vrai ! j'ai tort !

—Moi, je sais bien que si on était venu m'offrir ça pour mon Eugène ! je n'aurais pas hésité une minute ! Des deux mains, j'aurais accepté.

Sophie Lacoste s'était mise de nouveau à pleurer, tant torturée elle était par le déchirant combat qui se livrait en son âme.

Et l'autre, d'ajouter encore, retournant à plaisir le fer dans cette plaie saignante :

—Je ne sais pas, moi, mais je trouve que vous n'avez pas de cœur ! Savoir, pendant qu'on trime, qu'on travaille, que son petit a chaud, se porte bien, mange à sa faim, et du meilleur encore ! Savoir qu'elle est choyée, caressée, bien aimée ! qu'elle ne peut ressentir aucune douleur !

—Prenez-la ! alors fit la mère en sanglots. Oui ! Prenez-la ! Pour qu'elle soit heureuse ! Ah ! Mon Dieu ! On m'aurait dit ça que j'en arriverais un jour à vendre mon enfant ! car c'est la vendre !... la vendre que je vais faire !

Puis, se reprenant :

—Tenez ! si vous voulez la garder avec vous, dans votre pension je vous servirai pour rien ! Je viendrai faire votre ménage ! mon homme voudra bien ! Et il sera bien fait... Je vous en réponds ! Et rien ne manquera ! Rien ne fantera ! Je vous le jure ! Mais, madame Florillon ! Par pitié ! Laissez-la-moi !

Et, entourant de ses deux bras la petite Marthe, Sophie Lacoste tomba à genoux devant la veuve.

Celle-ci, bien qu'elle en eût, ne put réprimer un mouvement d'attendrissement.

—Mais, ma pauvre femme, dit-elle en essuyant ses yeux, où roulaient de vraies larmes, ça ne dépend pas de moi, tout ça. Je ne suis ni riche, ni maîtresse de mes actions.

—Oui ! je sais bien ! je dis des bêtises ! mais c'est qu'aussi j'ai tant de chagrin !

La veuve avait eu un bon sentiment, mais il ne pouvait être de longue durée.

Ne venait-elle pas de mettre la main dans sa poche ?

N'avait-elle pas senti qu'il ne restait plus que quelques pauvres billets de cent francs des trois mille qu'elle avait touchés la veille ?

Et si elle décidait Sophie Lacoste... elle toucherait sept mille francs de plus... sept mille francs ! c'est-à-dire la tranquillité à jamais. De quoi pointer sur Polignac et sur bien d'autres, et d'arriver sûrement à la fortune.

Alors, au diable l'attendrissement bête ! Ce n'est pas avec la sensibilité que l'on paie les fournisseurs !

Aussi s'essuyant promptement les yeux :

—Ma pauvre Sophie... vous voyez dans quel état vous me mettez, l'anisette absinthée y était peut-être bien aussi pour quelque chose. M. Barclay va venir parce que j'avais pensé faire le bonheur de votre petite. N'en parlons plus. Je lui dirai que vous ne voulez pas... et c'est tout.

Maintenant, Sophie Lacoste sanglotait, et Marthe voyant pleurer sa mère s'était mise à pousser des cris et à verser elle-même de grosses larmes.

—Tiens ! Calme-toi, un gâteau, fit Mme Florillon, lui donnant un masepain, ne pleure plus et tu en auras encore d'autres.

Et l'enfant se calma bientôt, parce sa mère se taisait, cherchant, au prix de violents efforts, à se roidir, à se maîtriser.

Un coup de sonnette raisonna.

—C'est M. Barclay, fit la veuve, voulez-vous le voir ?

Sophie Lacoste ne répondit pas.

En son âme saignante les dernières résistances s'effondraient.

Mme Florillon prit ce silence pour un acquiescement.

Conrad entra et salua.

Il fronça le sourcil en apercevant le visage tuméfié de Sophie Lacoste.

Encore une affaire ratée ! Encore une manque ! Et il avait été assez bête pour donner un acompte à cette vieille folle...

La veuve s'empressait d'intervenir.

—J'ai dit, fit-elle très vivement, et j'ai eu raison, mon bon monsieur Barclay, que vous ne regardiez pas à un billet de mille francs pour faire soigner le mari de cette pauvre femme.

—Allons ! ça pourrait encore s'arranger.

Et Conrad reprit son habituel mielleux sourire.

—Et vous avez bien fait, madame. Ce que nous tenons à accomplir, Mme la marquise et moi, c'est une œuvre de charité. Une enfant que l'on arrache à la misère. Une pauvre petite créature que l'on veut rendre à jamais riche et heureuse... à l'abri du besoin...

—Prenez-la ! fit Sophie Lacoste en détournant la tête, je l'ai déjà dit... je ne veux pas faire son malheur ! moi ! sa mère !...

La petite Marthe recommençait ses cris. Mais Mme Florillon les étouffait sous des baisers et des caresses.

Conrad Barclay sortait de sa poche un acte de renonciation tout prêt. Il le faisait signer à la malheureuse Sophie, lui remettait dix billets de cent francs bien comptés.

Et c'était affaire finie.

A celle qui lui avait causé tant de douleurs, mais aussi tant de joies, Sophie Lacoste disait adieu, la pressant convulsivement sur son cœur.

C'était tout !

Plus jamais elle ne la reverrait ! Plus jamais elle ne la couvrirait de ses tendres caresses.

Lorsque la mère regagna son pauvre logis où Jérôme était étendu sur son lit de douleurs, il arrêta ses plaintes pour demander à sa femme :

—Où donc est Marthe ?

—Dame ! mon pauvre homme, répliqua la mère, en détournant la tête, pour cacher à la fois sa douleur et ses larmes, j'ai bien été forcée de la mettre chez les sœurs. Il faut que je travaille, et avec elle, c'est impossible.

—Ma pauvre femme ! Faut-il que le mauvais sort se soit acharné après nous... Moi, qui devais tant travailler pour vous deux.

—Ça reviendra, Jérôme ! Ça reviendra !

Elle n'y croyait guère. Le malheur, quand il vous prend, ne vous lâche point ainsi.

Ce soir-là, Jérôme se trouva plus mal, et à partir de cet instant, son état ne fit qu'empirer.

A peine conservait-il assez de connaissance pour reconnaître Sophie. A peine répondait-il au médecin qui venait, sûr d'être payé, matin et soir.

Puis, un matin, celui-ci ne revint plus, jugeant ses visites inutiles.

Jérôme s'en allait. Encore un peu, et il allait quitter cette vie qui, pour lui comme pour tant d'autres, avait été si dure et si triste.

Et comme la mort s'approchait à grands pas, comme elle allait mettre ses doigts osseux et crochus sur l'épaule du pauvre homme, sa connaissance lui revint, la flamme de l'intelligence brilla de nouveau dans ses prunelles tout à l'heure encore éteintes, et il reprit assez de forces pour se dresser sur son séant.

—Femme, dit-il d'une voix toute faible, mais encore distincte, femme, va chercher Marthe. Faut que je lui dise adieu !... Parce que, je le sens, le moment de vous quitter approche.

Elle vit bien qu'il disait vrai, qu'il avait conscience de son triste état.

—Dépêche-toi ! insista-t-il. Dépêche-toi ! Faut que j'ai le temps de l'embrasser, la chérie, de la bénir, et de demander à Dieu, puisque nous avons tant souffert tous les deux, de lui épargner à elle, du moins, les chagrins et les larmes.

Il y avait bien trois semaines que Marthe était partie...

Où était-elle maintenant ?

La mère, le cœur dévoré par les remords, et aussi par le désespoir, n'osait se le demander à elle-même.

Et Jérôme, de répéter :

—Va vite ! Va vite ! Aurai-je le temps seulement ?

Alors la mère s'éroula au bord du lit du moribond.

—Jérôme ! Jérôme ! Pardonne-moi ! Je suis bien coupable ! Je t'ai trompé !

—Tu m'as trompé ! toi ! Sophie ! Ça n'est pas possible !

—Je t'ai menti, Jérôme ! Marthe n'est pas chez les sœurs. J'ai vendu notre enfant !

Alors, elle lui dit tout... tout.

Et le honteux marchandage, et l'écrit de renonciation, et les mille francs... qui avait servi à les arracher à leur misère.

—Tu as eu tort, Sophie... grand tort. Notre enfant aurait fait